

Redécouvrir *Madame Bovary* de G. Flaubert d'Alain Nzadi-a-Nzadi ou l'apostrophe d'une conscience humaine oublieuse de ses « crimes »

Redécouvrir Madame Bovary de G. Flaubert. Une lecture sociocritique. Tel est le titre d'un ouvrage de 192 pages écrit par Alain Nzadi-a-Nzadi et publié en Allemagne aux éditions universitaires européennes.

Déogratias
ILUNGA Yolola
Talwa,
Professeur à
l'Université de
Lubumbashi.

Le but de la sociocritique est de dégager la socialité des textes. Celle-ci est *analysable* dans les caractéristiques de leurs mises en forme, lesquelles *se comprennent* rapportées à la *semiosis* sociale environnante prise en partie ou dans sa totalité. L'étude de ce rapport de commutation sémiotique permet d'*expliquer* la forme-sens (thématisations, contradictions, apories, dérives sémantiques, polysémie, etc.) des textes, d'*évaluer et de mettre en valeur* leur historicité, leur portée critique et leur capacité d'invention à l'égard du monde social. *Analyser, comprendre, expliquer, évaluer*, ce sont là les quatre temps d'une herméneutique. C'est pourquoi la sociocritique – qui s'appellerait tout aussi bien « sociosémiotique » – peut se définir de manière concise comme une *herméneutique sociale des textes*.

C'est donc, irrigué par cette sève sociocritique qu'Alain Nzadi-a-Nzadi invite ses lecteurs, à travers son ouvrage articulé en quatre parties complémentaires, à redécouvrir *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, un roman publié au 19^e siècle.

Organisée en trois points, la première partie (i) restitue d'abord le contexte historique du dix-neuvième siècle français et ses maux (accroissement des inégalités sociales à la suite de la révolution industrielle et ses corollaires : fracture sociale entre riches et pauvres, entre les mœurs de province et de Paris, aspiration à la grandeur, à la puissance et à l'argent, instabilité politique...), (ii) présente ensuite la trajectoire de G. Flaubert et la particularité de son œuvre dans un dix-neuvième siècle littéraire français connu non seulement pour le foisonnement des talents littéraires mais aussi et surtout par son organisation en courants et écoles littéraires (Pré-romantisme, Romantisme, Parnasse, Réalisme, Naturalisme, Symbolisme) et (iii) brosse succinctement les contours théorico-méthodologiques de la sociocritique, « chemin » suivi par l'auteur pour « redécouvrir *Madame Bovary* de G. Flaubert ». Après un survol des traits définitionnels de la sociocritique, Alain Nzadi pose ses principes fondamentaux avant de proposer ses modalités d'application sous forme d'un schéma d'analyse.

Mettant à l'épreuve le schéma d'analyse proposé au chapitre précédent, l'auteur consacre la deuxième partie à l'analyse du niveau sémantique de l'œuvre par le truchement des analyses fonctionnelle et actantielle. Plusieurs séquences sont ainsi passées au crible (séquences autour de Madame Bovary mère, séquences autour de Charles Bovary, séquences autour d'Emma Bovary (madame Bovary jeune) pour dégager l'idéologie du niveau sémantique de l'œuvre construite autour des quêtes de ces trois personnages : la recherche d'affection et de reconnaissance de Madame Bovary mère auprès de son fils, la recherche du bonheur et de l'autonomie pour Charles Bovary, l'amour, le désir d'aimer et d'être aimée pour Madame Bovary jeune. La poursuite de chacune de ces quêtes déclenche une série de « conflits » finement analysés par Alain Nzadi.

Consacrée aux structures linguistiques disséminées dans la construction syntaxique, la troisième partie analyse les sociolectes présents dans l'œuvre aux niveaux : lexical, rhétorique, narratif et spatio-temporel. Sur le plan lexical, l'auteur regroupe en réseaux homogènes les différents sociolectes à analyser sous forme de valeurs sociales dualistes. Sur le plan rhétorique, quelques procédés de style sont étudiés. Sur le plan narratif et spatio-temporel, le temps comme l'espace narratifs sont aussi étudiés. Il ressort des analyses du niveau syntaxique que l'aristocratie, avec son aisance matérielle, s'oppose au petit peuple qui peine à joindre les deux bouts du mois. Face à la réussite insolente des uns, il y a la misère, une misère noire, des autres. Les efforts de ces derniers à changer leur destin se heurtent à un dysfonctionnement de l'ascenseur social. Aux uns la jouissance et aux autres la frustration. Telle apparaît, aux yeux de l'auteur, la société du texte.

La quatrième et dernière partie clôt le livre par le déploiement de la socialité et de l'idéologie de l'œuvre étudiée. Premièrement, la socialité de l'œuvre. Pour la dégager, l'auteur présente le sociogramme, le discours social, le cadre spatio-temporel ainsi que les niveaux de langue. Deuxièmement, l'idéologie de l'œuvre. Elle se déploie au travers la problématique développée par G. Flaubert, l'interprétation de la société du texte ainsi que par le référencement à la macro-société. Alain Nzadi constate que le sociogramme de *Madame Bovary* se noue dans l'aspiration au mieux-être, aspiration qui se matérialise particulièrement dans l'attitude d'Emma Bovary. « L'élan vers le bonheur crée alors des ambitions au sein de la société du roman, et tous les coups semblent permis, au grand dam des faibles et des marginaux qui en paient les frais » (p. 181). Le discours social révèle, quant à lui, des oppositions internes dans le système social du texte. La vie libertine que mènent Emma et Rodolphe se solde par la déception et la désillusion. Se déploie sous les yeux du lecteur une idéologie du texte mettant en exergue les inégalités sociales et poignant, en des termes réalistes, un système social corrompu où les ambitions se bousculent.

Madame Bovary donne expression de la vie elle-même, à la fois dans sa complexité et dans son détail précis. Honoré de Balzac commence par la description du décor, des lieux où devront se mouvoir les personnages, des habitations où ils devront vivre, puis aborde les personnages eux-mêmes, les peint au repos, habits, corps, visage, physionomie, puis enfin leur donne

la parole et les fait agir. Un comtiste mettrait en titre courant à la première partie de chacun de ces romans « statique » et à la seconde « dynamique ». Cela veut dire que si Balzac a le regard perçant, il n'a pas le large coup d'œil où tout entre à la fois, ou bien qu'il n'a pas le don de peindre tout à la fois sans que la clarté en souffre. Ce don, Flaubert l'avait. La description des choses se mêle, tout de suite et sans confusion, à celle des personnes, et les personnages agissent dès qu'ils paraissent, et leurs entours se présentent à nos yeux en même temps qu'ils s'y présentent eux-mêmes. Dès la première entrevue de Bovary et d'Emma, la ferme, Emma, le Père Rouault, tout se lève devant nos yeux en une seule page. Quand Flaubert nous mène à Rouen avec Emma, il ne commence pas par nous décrire Rouen par le menu. Nous habiterons Rouen avec Emma et Léon et nous le verrons successivement, comme ils le voient, autour d'eux, se levant autour de nous comme autour d'eux, et mêlé à la vue que nous aurons d'eux comme il se mêle à leur vie.

Mais, à l'ordinaire, le personnage et ses entours sont peints d'ensemble et forment ensemble, comme dans la réalité nous voyons le personnage, et à cause de lui, et par rapport à lui, les objets qui l'entourent ou le paysage sur lequel il se détache.

Flaubert vit tellement avec ses personnages et comme en ses personnages qu'il ne peut voir que ce qu'ils voient ni sentir que ce qu'ils sentent. Nous sommes dans l'art réaliste parfait, parce que nous sommes dans l'art impersonnel absolu. Quant aux personnages, ils sont la vérité même, la réalité même, la vie même. Silhouettes ou grands portraits, tous sont aussi parfaits, tous sont animés de la même vie minutieuse, sans que leurs grandes lignes en soient un instant altérées. C'est proprement une création. Binet, Rodolphe, Léon, le père Rouault, L'heureux, l'abbé Bournisien, Homais, Bovary, Emma, ... sont aussi vivants les uns que les autres. Ils sont tous vulgaires, tous médiocres et sont merveilleusement distincts et restent tous dans la mémoire avec une physionomie propre, admirablement personnelle. Ils ne sont pas des types. Ils ne sont pas des résumés humains ; ce sont des personnes réelles assez puissamment vivantes.

Les personnages de *Madame Bovary* sont des personnages dont nous connaissons toute la biographie, alors même que l'auteur n'a pas le loisir de nous la donner ou même de nous en indiquer les traits principaux. Flaubert donne la sensation de la vie.

Et c'est, comme le note d'entrée de jeu le préfacier, « à ce titre que *Madame Bovary* traverse toutes les frontières du temps et de l'espace ». C'est aussi à ce titre qu'il faut saluer le flair de l'auteur. C'est, enfin, cette figuration atemporelle de la « condition humaine » et, conséquemment, de la quête permanente et symbolique d'Emma qu'Alain Nzadi-a-Nzadi a voulu remettre à l'ordre du jour. En effet, l'aspiration naturelle de l'homme à la vie, à la connaissance, au bonheur semble se heurter à un refus faisant ainsi du bonheur une sorte de « paradis » inaccessible. Cette situation irrationnelle ne doit cependant pas laisser l'homme indifférent, inactif. L'homme ne doit pas réserver à l'irrationalité de la vie des « réponses de

mauvaise foi ». (J.-P. Sartre). Il doit, par contre, s'élever entreprenant des actes constructifs (A. Camus), il doit « approfondir son métier » (A. de Saint-Exupéry) et « mourir debout » (A. Malraux).

Un autre mérite de cet ouvrage est qu'il fait redécouvrir, en plus des « mœurs de province » en France, celles de l'humanité tout entière. Une humanité aujourd'hui écartelée par l'enrichissement croissant des uns et la paupérisation extrême des autres. Une humanité aussi déchirée par les inégalités, l'absence de la justice distributive, la confiscation du pouvoir par des minorités toutes-puissantes, la mauvaise gouvernance, la violation des droits de l'homme, le tribalisme, le racisme, le terrorisme sur fonds idéologique ou religieux, les catastrophes naturelles ...

Ces questions que vit l'homme d'aujourd'hui et, certainement, de demain font, d'une part, de *Madame Bovary*, une œuvre d'actualité et de G. Flaubert un auteur d'aujourd'hui. Ces questions font aussi de l'ouvrage d'Alain Nzadi-a-Nzadi une apostrophe intelligente d'une humanité oublieuse de ses crimes.

Cela dit, quelques questions, attribuables sans doute aux « erreurs de jeunesse¹ », demeurent. En effet, outre le déséquilibre entre les quatre parties, l'auteur aurait dû enrichir davantage le fondement théorique et méthodologique de son analyse. Sur les dix-huit pages de la première partie, quatre seulement portent sur la sociocritique si bien qu'on peut se demander ce à quoi a pu servir l'essentiel des ouvrages renseignés dans la bibliographie. En outre, les deux premières questions sous-jacentes à la question fondamentale (« *Quels sont les problèmes sociaux transposés en faits littéraires dans ce roman ? Comment ces faits sociaux sont-ils transformés en faits littéraires ?* ») auraient pu être formulées autrement. En effet, les préoccupations sociocritiques étant langagières et d'ordre esthétique, l'on pourrait reformuler ces questions pour mieux « débrouiller » la forme-sens de l'ouvrage à l'étude. Si, pour reprendre les mots de Maurice Amuri Mpala-Lutebele, c'est la forme qui modalise le contenu, comment relever, avant même d'avoir analysé le texte, « les problèmes sociaux transposés en faits littéraires » ? C'est l'analyse des formes, des mécanismes de sémiotisation qui ouvre le chemin de la *sémiosis* sociale. L'école de Lubumbashi formule aujourd'hui ces deux premières questions de la manière suivante : comment l'auteur a *transcrit* les faits sociaux en faits littéraires ? (forme), quels sont les problèmes sociaux *transcrits* en faits littéraires ? Pourquoi ces faits sociaux sont *transcrits* en faits littéraires ?

Néanmoins, cet ouvrage propose une analyse lucide des questions qui précontraignent la « condition humaine » d'hier, d'aujourd'hui et de demain ; d'ici et d'ailleurs et qui se dressent en véritables obstacles sur le chemin du bonheur. Alain Nadi-a-Nzadi replace à juste titre l'analyse sur le plan non seulement théorique, mais aussi idéologique et politique. Il témoigne enfin de la richesse et des apports de l'école sociocritique de Lubumbashi – dont il est lui-même le produit – dans l'analyse des faits littéraires. ■

1 L'auteur étant à son premier ouvrage de cette envergure.